

## Un demi-siècle de plaisance

Lorsque nous avons créé l'Union des Plaisanciers Français, voici maintenant un demi-siècle, la navigation de plaisance connaissait un développement qui risquait d'attirer la sollicitude des pouvoirs publics. En nous groupant, nous défendions notre liberté de naviguer et devenions des interlocuteurs face à l'administration, aux promoteurs de marinas et aux fournisseurs.

Dans notre monde actuel bardé de contraintes, de normes, de principes de précautions, la navigation en amateur reste peut-être le dernier espace qui nous offre la liberté et la responsabilité.

J'ai consacré mon existence à ma passion pour la voile et j'ai connu sur la mer mes plus grands bonheurs.

Pour moi, le mot « MER » évoque d'abord une couleur, celle du grand large, un bleu à la fois translucide et profond. Elle règne dans toute sa magnificence au milieu de l'océan Pacifique, elle est la compagne extraordinaire des longues traversées. La plus belle des navigations qui s'offre à un marin naviguant à bord d'un voilier est celle de la traversée entre les Galapagos et les Marquises, 3000 milles de grand large, le bateau poussé par un alizé régulier, ni trop faible ni trop fort, à l'écart de toute terre, sans aucun danger de mauvais temps et dans la douceur de la chaleur tropicale.

Nous avons eu la chance d'effectuer 4 fois cette traversée. Je dis nous car nous naviguions à deux, en ménage, avec mon épouse, excellente coéquipière. Avec notre bateau de 12 mètres, sans forcer, nous avons mis chaque fois 21 jours, c'est dire la régularité de cette navigation.

Evoquant sa propre traversée entre Galapagos et Marquises, Moitessier écrit : « Il faut avoir navigué à la voile, loin de toutes les terres, pour savoir ce qu'est la richesse d'une journée de mer où il ne se passe rien ». Dans cette phrase, chaque mot compte, ou presque. Moitessier dit : « à la voile ». Sur un bateau d'une douzaine de mètres, comme c'était son cas et le notre, l'équipage est tout près de la mer, il en éprouve physiquement tous les mouvements, en hume le parfum, délivré des odeurs du diesel, en admire toutes les teintes, A la voile, la progression est silencieuse, et le navigateur s'enchant de la couleur de l'eau le long de la carène. Moitessier dit « loin de toutes les terres », dans une navigation rendue aisée par l'absence de tout risque de se fracasser sur un récif, projeté contre la falaise d'une île, ou échoué sur un haut-fond. Quand Moitessier dit qu'il ne se passe rien, cela signifie simplement que le voilier progresse sans qu'il soit nécessaire de manœuvrer. Le bateau avance paisiblement, voiles bien réglées, guidé par son pilote automatique, dans une progression régulière qui procure à son équipage les joies de la contemplation dans une totale paresse. La richesse est celle du spectacle de l'océan, de la houle, des moutons blancs, du ciel et de ses cumulus qui floconnent, sagement alignés, des couchers de soleil flamboyants, des nuits somptueuses dans un ciel d'une parfaite pureté, illuminé de toutes les étoiles qu'on ne voit jamais à terre, avec la pollution qui les cache. Puis naissent les aurores qui annoncent une nouvelle journée de bonheur. C'est aussi l'observation des animaux, les exocets qui fuient, apeurés, parfois dans des envols prodigieux, des

oiseaux qui planent entre les vagues, à la recherche de leur pitance, des dorades coryphènes qui nagent le long de la coque, ou se laissent prendre à la ligne de traîne. La dorade, au sortir de l'eau, est un poisson magnifique, aux couleurs dorées qui tristement s'éteignent lorsque l'animal meurt.

Il y a aussi les dauphins qui, presque chaque jour, viennent batifoler devant l'étrave, se livrant parfois à d'incroyables acrobaties. Heredia évoque « l'azur phosphorescent de la mer des tropiques ». Ce vers est pour moi lié à un souvenir précis. Nous approchions, de nuit, de l'archipel des Galapagos, dans une mer rendue éblouissante par un plancton phosphorescent. Soudain, une troupe de dauphins est venue jouer autour de nous, traçant dans cette mer des sillages de feu. C'est pour ce genre de splendeur qu'il faut aller au grand large, pour en être un spectateur jouissant d'un privilège que les terriens ne connaîtront jamais.

Lorsque nous avons créé l'UPF, pour donner de la crédibilité à cette jeune association, j'avais demandé à Eric Tabarly de faire partie de notre comité de patronage. J'ai ensuite navigué souvent à ses côtés et je voudrais évoquer un souvenir. Sur *Pen Duick VI*, lorsque la manœuvre était terminée, Eric allait s'asseoir, tout seul, dans le petit cockpit central et, bras croisé, en silence, longuement, il regardait la mer.

Une nouvelle année va commencer. Une année pour larguer les amarres, oublier les tracasseries de la terre, hisser les voiles, humer la brise, faire flotter au vent le joli pavillon de l'UPF, jouir de cet espace de liberté que nous offre la navigation de plaisance. Et, comme Tabarly, regarder la mer. C'est, pour 2014, tout le bonheur que je vous souhaite.

**Jean-Michel Barrault**